Document généré le 2 juin 2025 21:53

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

Écrire (tout) contre
Mon ennemie Nelly de Karine Rosso

Camille Anctil-Raymond

Numéro 272, été 2020

URI : https://id.erudit.org/iderudit/93923ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Anctil-Raymond, C. (2020). Compte rendu de [Écrire (tout) contre / *Mon ennemie Nelly* de Karine Rosso]. *Spirale*, (272), 74–76.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

CAMILLE ANCTIL-RAYMOND

ÉCRIRE (TOUT) CONTRE

MON ENNEMIE NELLY

KARINE ROSSO

Hamac, 2019, 186 p.

Dix ans après le décès de Nelly Arcan, alors que paraît chez Seuil une réédition de *Putain* augmentée d'une excellente postface, la parole de l'écrivaine résonne à nouveau dans *Mon ennemie Nelly*. Avec ce premier roman, Karine Rosso rend un hommage fin et sensible – déguisé en réquisitoire – aux contradictions fécondes de l'œuvre arcanienne.

Après plusieurs années passées à arpenter les routes de l'Amérique du Sud, la narratrice de *Mon ennemie Nelly* est de retour à Montréal avec *« quatre ou cinq kilos en trop »*, un certain détachement par rapport aux standards de beauté et un mari argentin, Leo, avec qui elle fabrique et vend des bijoux artisanaux. Lorsqu'elle reprend ses études de lettres, interrompues quelques années plus tôt, la jeune Montréalaise d'origine colombienne est confrontée à une figure dont l'influence persistante la poursuivra sans relâche jusqu'à ce qu'elle lui cède : celle de Nelly Arcan, apparue dans le paysage littéraire québécois durant son absence. Cette découverte, véritable « rencontre », est décisive. Dès lors se met en place une *« histoire tracée d'avance, gouvernée par une force supérieure »*, pour le dire à mon tour dans les mots d'Arcan. Ainsi la narratrice raconte-t-elle comment l'emprise de l'écrivaine s'est peu à peu étendue sur sa vie *« contre [s]on gré »*, alors que ses paroles, dont elle a l'étrange certitude qu'elles lui sont *« personnellement destinées »*, ravivent chez elle d'anciennes blessures jamais complètement refermées. Tenaillée par *« l'impression de retrouver dans [s]es livres des passages de [s]a vie »*, l'étudiante fait face à des contradictions et des doutes longtemps enfouis, refoulés pendant le voyage consacré à *« renouer avec [s]es origines latines »*, mais aussi à *« échapper à l'attrait de [s]on reflet dans le miroir ».*

NŒUDS

C'est dans cette temporalité paradoxale que se déploie le roman : une temporalité où tout ce qui se produit devait se produire, car c'était écrit d'avance *« Si j'avais su, comme tu disais, mais je savais déjà et ça n'a pas suffi »*, écrit Rosso en reprenant une formule de *Folle*. Cette temporalité était d'ailleurs déjà celle du second récit d'Arcan, lui aussi écrit au « tu ». Dans *Mon ennemie Nelly* se multiplient les parenthèses et les passages entre tirets, où la narratrice intervient pour mettre en question la réalité dont elle est témoin : à coups de *« – j'allais l'apprendre plus tard – »* et de *« (inévitablement ?) »*, elle évoque un futur du passé où le désastre est inéluctable, et

désigne les *« nombreux signaux d'alarme qui tent[ent] – sans aucune subtilité – de [la] prévenir du danger qui [la] guett[e] »*. Ce sont là des marques de l'enchevêtrement des niveaux de narration qui composent ce récit autofictionnel, dans lequel l'*alter ego* de Rosso s'adresse directement à l'écrivaine qui la hante : *« Je ne sais pas ce qui se serait passé si j'avais vu le signe (le piège ?) que tu me tendais. [...] J'eus à nouveau l'intime conviction que tu résumais les enjeux qui m'habitaient pour t'adresser directement à moi. »* Ce faisant, l'autrice met en place une intrigue parsemée d'éléments surnaturels, un *thriller* psychologique qui nous plonge dans les différents univers où évolue la narratrice. À la métropole branchée de *Folle*, Rosso substitue un Montréal tiraillé entre le Quartier latin et l'est de la ville ; entre le milieu universitaire – celui des laboratoires de recherche exigus dans le « *bunker* » souterrain – et la petite communauté formée des amies et de la diaspora colombienne dans Hochelaga-Maisonneuve.

PERSPECTIVES CROISÉES

L'œuvre de Nelly Arcan se fonde sur un point de vue particulier : celui d'une intellectuelle qui a été prostituée et qui associe sa formation littéraire à son expérience du travail du sexe pour faire entendre une voix novatrice et radicale. C'est à partir de cette perspective singulière – voire « inédite », comme le soutiennent les autrices de la postface de *Putain* – qu'elle analyse le monde. Mais comment écrit-on sur l'œuvre d'Arcan quand on est une femme non blanche d'origine colombienne ? Comment inscrire son point de vue particulier dans la lecture d'une œuvre qui ne présente aucun personnage de femme racisée ? Comment y introduire une perspective raciale alors que l'œuvre ne comporte pas, *a priori*, d'enjeux ethniques ? Telles sont quelques-unes des questions qui ont précédé l'écriture de *Mon ennemie Nelly*, et que Rosso évoque dans l'ouvrage collectif *Le sujet du féminisme est-il blanc ?* paru en 2015 chez Remue-ménage. Or c'est précisément grâce à la création que l'autrice parvient à mettre en jeu sa propre expérience et les échos que l'œuvre arcanienne fait résonner en elle.

Négociant sa place entre le nord et le sud, les personnes blanches et non blanches, les natives et les immigrantes, le masculin et le féminin, le savoir universitaire et l'expérience vécue, la narratrice navigue entre ces pôles à première vue opposés et met en question ces binarismes pour en faire ressortir les croisements. Le dialogue intertextuel se double en cela d'un dialogue intersectionnel, et c'est là l'une des grandes forces du roman : Rosso entrelace sa perspective avec celle d'Arcan pour interroger les pratiques culturelles spécifiques de sa communauté et la manière dont s'y incarnent le rapport à la féminité et l'intégration des normes genrées. Entre la cousine qui a préféré employer l'argent destiné à sa scolarité pour se faire refaire le nez et la mère de la narratrice, dont la féminité est *« si convaincante qu'elle [l]'inclu[t] par procuration, [...] comme si son maquillage et son look suffisaient à [la] dispenser de la lourde tâche d'être Latina »*, Rosso expose les exigences particulières qui pèsent sur les femmes sud-américaines, et plus spécifiquement en Colombie, où la chirurgie plastique est extrêmement répandue.

Avec Arcan, elle pointe les impératifs contradictoires dans lesquels sont piégées les femmes qui, soit négligées, soit trop artificielles, n'ont *« jamais le corps qu'il faut »*, comme l'écrit l'autrice de *Putain*. Sans nier cet état de fait, la narratrice de *Mon ennemie Nelly* souligne les paradoxes supplémentaires avec lesquels elle jongle : *« Depuis que je n'étais plus hippie, que je ne vendais plus de bijoux, je me [...] retrouvais à nouveau assise entre deux chaises : trop "colorée" pour le Département d'études littéraires, mais toujours pas assez féminine aux yeux de ma famille... »* C'est donc un parcours tortueux que retrace ce roman ponctué de sauts temporels et d'obsessions revenant de manière cyclique : celui de la narratrice et de son rapport changeant à l'image, à la séduction et aux pressions sociales, traduit par une écriture touffue, chargée de points de suspension, de mots en espagnol, d'expressions entre guillemets et de passages en italique ; une écriture attentive aux regards, aux intonations et à ces *« mouvements à la limite de la conscience »* que Nathalie Sarraute a nommés « tropismes ».

(SE) RACONTER (AVEC) NELLY

En exposant le *« désir de plaire comme un désir de mort »* qui taraude sa narratrice, Rosso interroge l'un des grands paradoxes de l'œuvre de Nelly Arcan, qui dénonçait un système dont elle souffrait elle-même. *« Pourtant, qui mieux que toi pouvait faire cette critique de la culture de masse, de cette formation à la prostitution ? »* demande la narratrice. « *Avec le temps, je pensai que si tu avais été une junkie qui serait venue parler des dangers de l'héroïne, on aurait considéré ton expérience, tes marques sur les avant-bras, comme la preuve que tu savais de quoi tu parlais. »* Or c'est tout le contraire qui s'est produit pour Arcan, dont on n'a cessé de délégitimer les propos sur la fabrication de la féminité et sur ses mécanismes de contrôle ; pour preuve, la narratrice analyse le passage de l'écrivaine à

SONDANT LES ZONES D'OMBRE QUI MARQUENT SON RAPPORT À LA FAMILLE, À LA MATERNITÉ, À L'AMITIÉ, AU CORPS ET AU REGARD MASCULIN, LA NARRATRICE DE *MON ENNEMIE NELLY* TRITURE À SON TOUR SES FAILLES, SES HONTES ET SES JALOUSIES.

« l'émission dont tout le monde avait réellement parlé » en 2007, durant lequel l'animateur avait plaisanté avec insistance sur son décolleté et enchaîné les questions malveillantes alors qu'Arcan tentait péniblement de ramener la discussion à son écriture.

Si les perspectives se croisent dans *Mon ennemie Nelly*, les formes d'expression s'entremêlent aussi. Les romans d'Arcan, mais également ses chroniques publiées dans le journal *Ici* et plusieurs de ses entrevues sont abondamment cités, de même que certaines critiques de son œuvre. Explorant la frontière entre lecture et écriture, Rosso arrime ses mots à ceux d'Arcan et déploie sa parole à partir de celle de l'écrivaine, allant jusqu'à lui emprunter des passages narratifs pour les intégrer à l'intrigue de son propre roman. Présentes presque à toutes les pages et inscrites en italique, les citations d'Arcan sont tantôt enchâssées aux phrases de Rosso, tantôt insérées entre parenthèses, quand elles ne sont pas explicitement identifiées comme telles et commentées. L'autrice compose ainsi un hommage tout en nuances dans lequel l'écriture d'Arcan, questionnée, prolongée ou réfutée par moments, est enrichie de nouvelles pistes de lecture qui témoignent d'une vaste réflexion sur son œuvre. C'est effectivement après avoir co-dirigé un ouvrage collectif sur Nelly Arcan paru en 2017 chez Remue-ménage que Rosso fait paraître ce roman hybride à composante essayistique dans lequel elle parvient, en retraçant les circonstances – réelles « et » fictives – de sa découverte de l'œuvre arcanienne, à politiser l'autofiction.

Alliant fictionnalisation de soi, écriture romanesque, analyse sociologique et critique littéraire, l'autrice aborde également le rapport à l'autofiction en mettant en scène les débats qu'elle suscite. Taxée de « litanie nombriliste » par la critique et considérée comme « pas tout à fait de la littérature » par le discours universitaire dominant, l'autofiction est cependant défendue, dans le récit, par une professeure à la voix cristalline qui s'attelle à déconstruire les préjugés véhiculés par ses collègues et qui fait valoir la « portée politique » de l'écriture intime. C'est dans un de ses cours que la narratrice lira enfin Arcan, mais aussi Christine Angot, Annie Ernaux et Marie-Sissi Labrèche. L'autofiction pénètre ainsi le récit pour y être à la fois problématisée et mise en abyme, à mesure que la narratrice développe la certitude qu'elle-même *« d[oit] raconter [s]on histoire, [celle de Nelly] et celle des autres femmes qui [l]'entour[ent] »*.

TRACER DES SOLIDARITÉS

Au fil du récit, la pensée féministe qui porte *Mon ennemie Nelly* s'enrichit, bifurque et se précise. Après avoir désavoué Arcan en soutenant qu'elle n'était pas, comme la romancière, *« pleine de contradictions »* et complice du système qui l'oppresse, la narratrice en vient à déceler dans la façon qu'a l'écrivaine d'exhiber la plaie béante de ses obsessions – d'écrire au plus près de *« ce qui [la] tue »*, comme elle le formule dans *Putain* – une manière de résister au modèle dominant de la féminité hétéronormative. Sondant les zones d'ombre qui marquent son rapport à la famille, à la maternité, à l'amitié, au corps et au regard masculin, la narratrice de *Mon ennemie Nelly* triture à son tour ses failles, ses hontes et ses jalousies. Ce faisant, c'est sa propre trajectoire qu'elle retrace, mais aussi celle des femmes qui l'entourent. Les cousines et les tantes, les rivales, les amies d'enfance à jamais fidèles, les amies perdues puis retrouvées, les *« mujeres liberadas »* et fortes, les blessées et les insatisfaites : toutes négocient, chacune à sa manière, avec les injonctions qui pèsent sur elles.

Par là, Rosso illustre brillamment cette faculté qu'a l'autofiction de *« collectiviser le "je" »*, d'inscrire *« dans les récits intimes une étude sociologique »*, comme l'enseigne une certaine professeure uqamienne dans le récit. La littérature, nous dit *Mon ennemie Nelly*, est un lieu où l'on peut *« accepter sa place dans le monde »*, c'est-à-dire non pas s'y résigner, mais situer son point de vue et le mettre en rapport avec celui d'autrui pour interroger les relations de sens et de pouvoir qui tissent nos vies. Ce que la narratrice tend ainsi à discerner au fil du récit, c'est que les amies, ces Lola, Chloé, Kiev, Caroline, Noémie et Anne-Marie, comme Nelly, ne sont pas des rivales, mais bien celles avec qui tracer des solidarités. C'est auprès d'elles que la narratrice affronte la noirceur – la sienne et celle du monde – saison après saison. Aussi celle qu'elle a prise pour son ennemie est-elle finalement sa plus proche alliée, celle, non pas « contre » qui, mais « tout contre » qui l'acte d'écrire prend toute sa force.

* Le titre de ce compte rendu s'inspire de propos tenus par Martine Delvaux dans un entretien mené par Kevin Lambert (*Spirale*, nº 270).